

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 19

Artikel: Tempête
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185781>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elle avance, tranquille... Et qu'elle est belle à voir !
 Que sa jambe est bien faite et lisse, sa peau fraîche,
 Duvetée, et pareille en couleurs à la pêche !
 Voici la rive atteinte et le foulard est pris,
 Quand tout à coup... quel rire éclatant et quels cris !
 « Ah ! Ah ! » elle a jeté le beau foulard de soie...
 « Ah ! Ah ! » ce sont des cris et des rires de joie...
 C'est Noré qui franchit le ruisseau d'un bond !
 Elle court ! il la suit sous le taillis profond...
 « Ne cours pas ! tu mettras le pied sur quelque épine !
 Vas-tu fuir, déchaussée ?... Ah ! je te tiens, — coquine ! »
 — « Ma mère ! » Il est déjà trop tard pour refuser,
 Et quand elle a senti sa joue et son baiser :
 « De sûr, de sûr, dit-elle à lèvres demi-closes,
 De sûr tu me plais bien, Noré ; mais que tu l'oses,
 Que tu sois revenu, voleur en te cachant,
 Je n'aurais jamais cru cela de toi, méchant ! »

Tempête.

Tempête, qu'on lâi desâi dinsè po cein que l'é-
 tâi on tot terriblio, avâi on dzo prâi onna bombar-
 dâie que n'ousa pas sè montrâ à sè dzeins quand
 l'est que rarevâ à l'hotô, et ein atteindeint que cein
 aussè passâ, s'einfatè dein la grandze, et tant bein
 què mau, sè va aguelhî per su la tetse dè fein po
 être tranquillo. Ora ne sé pas se s'étâi cutsi trâo
 âo fin bord, âo bin se ein dzevateint l'a rebattâ,
 mâ tantia que lo pourro coo s'est dérotsi avau et
 que l'est venu s'étâidrè dein on moué dè cliousin
 qu'étâi su lo cholâ découte la tetse. Ma fâi lo pourro
 Tempête, émochenâ, eimbrellicoquâ et onco à mâiti
 eintoupenâ, sè reveillè, coumeint bin vo peinsâ,
 sein savâi iô l'in îrè ; adon ye preind poaire et sè
 met à criâ âo séco et à boeilâ qu'on posséda :

— Eh mon Diu ! veni vâi vairè se ne su rein
 tiâ !

Le troublon.

M. Auguste M..., municipal et inspecteur du bé-
 tail d'une petite commune du pied du Jura « ne les
 attachait pas. » Il justifiait en tous points cette ex-
 pression populaire que lui appliquaient souvent
 ceux qui le connaissaient. Poussant l'économie jus-
 qu'à ses extrêmes limites, il caressait depuis long-
 temps une idée devant l'exécution de laquelle il
 reculait chaque jour. Plusieurs de ses combourgeois
 étaient déjà partis pour l'Exposition universelle,
 mais quoiqu'il grillât d'envie de les suivre, il n'a-
 vait pas encore pu se résigner à faire un pareil
 trou à son porte-monnaie.

Et puis comment laisser tout son entrain de
 campagne au moment des moissons ?... Les domes-
 tiques travailleraient-ils consciencieusement lors-
 qu'ils ne seraient plus sous sa surveillance ?... Sa
 femme, ses enfants ne feraient-ils pas trop de dé-
 pense ?... Le blé serait-il rentré à temps ?... Telles
 étaient les idées qui se pressaient dans cet esprit
 enclin à la méfiance, et qui mettaient ainsi une
 barrière infranchissable entre le municipal M. et
 le train qui devait l'entraîner à Paris.

Enfin, un beau jour, sous l'influence d'une spé-
 culation heureuse, au bout de laquelle plus de 4000
 francs étaient à palper, vivement encouragé par sa

famille impatientée à la vue de tant d'hésitations,
 stimulé par le départ de voisins moins riches que
 lui, il se décida à faire son sac qu'il bourra de
 provisions de bouche, afin de ne pas trop dépen-
 ser au restaurant.

Avant de partir, M. M... s'était assuré des clés
 de son bureau fermé à double tour ; il avait fait
 une inspection rigoureuse de sa cave, compté les
 bouteilles de vin vieux et sondé les divers vases
 avec une longue baguette.

Il était tout particulièrement préoccupé d'un pe-
 tit tonneau plein jusqu'à la bonde d'un excellent
 Villeneuve qu'il se proposait de mettre en bouteil-
 les dès son retour de Paris. Le mettre à l'abri de
 toute atteinte était pour lui chose importante. A
 ce propos, une idée lui vint qui le tranquillisa. M.
 M... prit un morceau de craie blanche et écrivit en
 belle bâtarde, au-dessus du robinet : TROUBLON.

— Là, dit-il, personne n'y touchera !...

Pendant l'absence de son mari, madame M..., qui
 allait chaque jour à la cave tirer le vin pour les
 repas, remarqua cette inscription. Et comme la
 femme est toujours curieuse, elle s'approcha du
 vase, tourna le robinet et tira un quart de verre.
 « Il s'est pardine bien éclairci, ce troublon, se dit-
 elle, je suis sûre que nos hommes le boiraient bel
 et bien par ces chaleurs. » Et de remplir ses six
 bouteilles.

Voyant que personne ne faisait la grimace et
 que le troublon se buvait à merveille, elle conti-
 nua les jours suivants, toute glorieuse de la re-
 connaissance que son mari ne pourrait manquer
 de lui témoigner au sujet de l'économie qu'elle ve-
 nait de réaliser.

Au retour du municipal, le niveau du vase avait
 baissé des deux tiers. De là une scène que notre
 plume n'essayera pas de décrire. Les domestiques
 auxquels, comme on le pense bien, la chose n'a-
 vait point échappé, faisaient de bons rires et se
 disaient entre eux : *T'd bio criâ, cein qué bu est
 adî bu.*

L. M.

Trois paysagistes sont en promenade. Ils font la
 connaissance d'un bourgeois amateur de tableaux,
 qui les invite à venir le voir à la ville. Attendez,
 leur dit-il, je vais vous donner ma carte... Ah ! bon,
 voilà que je n'ai pas de carte sur moi, avez-vous
 un crayon ?

Les peintres se regardent, fort surpris, puis ils
 se fouillent ; pas de crayons.

— C'est étonnant, fit le bourgeois, que vous au-
 tres, des peintres, n'avez pas de crayons, vous n'ê-
 tes pas des artistes.

— Heu ! étonnant, pas trop, nous ne portons
 jamais rien dans nos poches, ça gêne pour tra-
 vailler.

Le bourgeois avise un cabaret.

— Permettez-moi de vous offrir quelque chose,
 nous trouverons là de quoi écrire.

En effet, la maîtresse du cabaret donne une
 plume et de l'encre, puis demande :